

qu'on a appelé l'éducation homicide. Les filles, aujourd'hui qu'on a compris qu'elles devaient être sérieusement instruites, en sont, par cet usage excessif qui fait qu'un remède devient poison, les fréquentes et tristes victimes. En moins de dix-huit mois j'ai vu mourir, l'une à Toulouse, l'autre à Paris, deux jeunes filles, que la Faculté complimenterait naguère en leur délivrant leurs diplômes, érudites, savantes, la joie et l'orgueil de leurs pères qui avaient contribué de toutes leurs forces à hâter la maturité de ces fruits rares et charmants. Les fruits, trop mûrs et trop lourds, sont tombés de l'arbre avant le temps, et dans le désespoir des pères entre pour une part cette pensée : — Une fille si intelligente, que j'avais instruite moi-même, et qui faisait tant de progrès ! — L'idée ne leur vient pas qu'ils l'ont tuée.

Que Michelet a raison quand il dit : " Nous versons de notre cerveau un merveilleux fleuve de sciences, d'arts, d'invention, d'idées, de produits, dont nous inondons le globe, le présent, même l'avenir. Mais à quel prix tout cela ? Au prix d'une effusion épouvantable de force, d'une dépense cérébrale qui d'autant énerve la génération. Nos œuvres sont prodigieuses et nos enfants misérables... "

" ... Ils naissent tout préparés ; ils ont nos arts dans le sang, mais aussi notre fatigue. D'effrayante précocité, ils savent, ils peuvent, ils feraient. Mais ils ne font rien, ils meurent. L'enfance de l'homme, comme celle des plantes et toute chose, a besoin de repos, d'air, de douce liberté. Ici tout lui est contraire, nos mérites autant que nos vices. Tout semblerait combiné pour étouffer les enfants. Les aimons-nous ? Oui, sans doute. Et cependant nous les tuons. Une société si agitée, si violente, c'est (qu'elle le sache ou non) une vraie guerre à l'enfance "

" Le principe d'une sage éducation est de préserver et de prolonger l'enfance dans l'enfant aussi longtemps qu'il sera possible", dit fort bien M. Paul Janet. Il faut donc le laisser se développer suivant la loi d'évolution de sa nature, non sans l'aider, je le veux bien, mais sans précipiter ce développement ni vouloir en détourner la marche dans le sens de nos goûts ou de notre ambition.

L'excentrique Restif de la Bretonne, dans un de ses romans par lettres, trace un tableau remarquable des soins, des précautions, des tendresses et du scrupuleux respect que l'enfant, en raison de sa jeunesse, de son inexpérience, de sa candeur et de sa dépendance, a le droit d'attendre de nous.

" La plupart des parents et des maîtres, fait-il dire à un de ses personnages, n'ont pas, à beaucoup près, les qualités nécessaires pour former l'esprit et le cœur de leurs jeunes élèves : ils suivent une routine vicieuse, font comme on leur a fait ; et les abus se perpétuent. Pour bien élever la jeunesse, il faudrait dépouiller tous les préjugés ; n'écouter jamais que la raison, non pas cette raison froide et sentencieuse, mais une raison enjouée, proportionnée à l'enfance, quelquefois Laïné et folâtre comme elle ; jamais triste ; jamais aigre et rebutante : préférer la clémence à la rigueur, et n'employer cette dernière que dans certaines occasions rares, en montrant toute la répugnance qu'on a d'être forcé de prendre ce parti. Il ne faut pas qu'un père, un maître défendent une action indifférente qui leur déplaît, uniquement parce qu'elle leur déplaît ; ils doivent la tolérer : on a perdu une multitude de jeunes gens des deux sexes, en étendant les défenses et les châtimens sur des bagatelles : on met par là, dans leur esprit, une sorte d'égalité entre le crime et des fautes légères ou de convention ; dès qu'ils ont la liberté, ils se livrent indifféremment à l'un comme aux autres... Il se trouve des caractères heureux, auxquels il suffit d'indiquer le bien, pour qu'ils l'embrassent... Il en est d'autres plus difficiles ; de ces génies raboteux et tortus qu'on ne sait comment prendre : mais un père éclairé, tendre, honnête, un maître habile, zélé, pourroit les redresser. C'est avec ceux-ci qu'il est besoin d'adresse, et surtout de beaucoup de patience : trop de douceur les rend insolents, trop de rigueur les rebute, et tout est perdu : il faut tempérer l'une par l'autre ; leur donner une apparente liberté qu'ils croiront réelle ; les laisser bondir comme un jeune cheval encore indompté, jusqu'à ce qu'ils se lassent ; mais se mettre toujours prudemment au devant des précipices, pour les préserver des chutes dangereuses "

Conseils pleins de sagesse et de sens pratique, que des voix plus autorisées que celle de Restif avaient donnés longtemps avant lui, et qu'il faudra répéter bien des fois encore avant d'obtenir qu'ils soient généralement suivis.

Je crois cependant qu'on y vient.

B. H. GAUSSERON.